



Gérald Grunberg, Thierry Grognet, Philippe Carré, Pascaline Blandin, Joëlle Muller, Reza Ebrahimi, Martine Blanc-Montmayeur, Anne Jay, Brian Gambles, Pierre Verbeke, Chérif Lounici, Michel Fauchié, Marion Lhuillier, Sylviane Brunel, Florence Couvreur-Neu, Bernard Blandin et Agnès Camus-Vigué

Bibliothèques et autoformation

La formation tout au long de la vie : quels rôles pour les bibliothèques à l'heure du multimédia ?

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

Conclusion

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.2256
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 2006
Date de mise en ligne : 21 septembre 2018
Collection : Études et recherche
ISBN électronique : 9782842462321



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

GRUNBERG, Gérard ; et al. *Conclusion* In : *Bibliothèques et autoformation : La formation tout au long de la vie : quels rôles pour les bibliothèques à l'heure du multimédia ?* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2006 (généré le 02 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/2256>>. ISBN : 9782842462321. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.2256>.

Conclusion

L'autoformation à la Bpi, lorsqu'elle est évoquée par nos usagers est dotée de significations différentes. Si cette notion se réfère parfois pour eux à une façon d'apprendre spécifique, reposant sur un projet autogéré, l'autoformation renvoie également à une norme d'usage qui consiste à se débrouiller seul. L'autonomie est alors vécue comme un point de passage obligé, pour accéder à des ressources difficiles d'accès et pourtant nécessaires. Nos usagers ressentent une certaine gratitude à l'égard d'une institution qui offre de telles opportunités, ce qui ne les incite guère à demander un renseignement ou à solliciter un conseil. Ils font souvent preuve, au contraire, d'une grande humilité à l'égard des professionnels et s'approprient, comme ils le peuvent, les ressources de l'EAF.

Pour certains, la fréquentation de l'espace n'obéit pas forcément à des visées utilitaires immédiates. S'ils viennent, certes, acquérir ou parfaire des connaissances dans le domaine des langues, de la bureautique et de l'informatique, ils cherchent avant tout à réengager une relation au savoir interrompue dans le passé. Dans cette nouvelle étape, ce type d'usagers recourt à des dispositifs différents des institutions pédagogiques traditionnelles. Ceux que nous avons appelé les autodidactes classiques, apprécient le travail solitaire et l'EAF les attire car ils peuvent y travailler à l'abri des contraintes pédagogiques et de la figure du maître.

Mais nous avons vu également que d'autres usagers, ayant bénéficié de formations traditionnelles, fréquentent la bibliothèque, moins pour réparer une relation difficile au savoir que parce que des conditions sociales ou économiques les y poussent. La bibliothèque constitue, pour eux, un lieu parmi d'autres, où ils peuvent se remettre à niveau et/ou se professionnaliser. Nous avons désigné ces usagers comme de nouveaux autodidactes. Leurs motifs de venue sont variables, mais ils ont en commun de ne pas avoir rompu avec une formation traditionnelle. Parmi ces nouveaux autodidactes, il est probable que nombre d'usagers éprouvent des attentes d'accompagnement – qu'ils n'osent pas forcément exprimer. La complexification de la société et des techniques favorisera sans doute le développement de ces nouvelles formes d'autodidaxie, et un nombre croissant de personnes pourraient être amenées à devoir s'autoformer seules, alors qu'elles ne disposent pas des ressources pour le faire. L'espace Autoformation, tel qu'il existe aujourd'hui, ne manquera pas d'attirer

dans nos murs chaque jour un peu plus d'usagers qui ont peu de choses à voir avec l'usager relativement averti auquel l'établissement s'adresse implicitement.

Or, nous l'avons souligné à plusieurs reprises, l'EAF a une fonction spécifique par rapport au reste de la bibliothèque. Non seulement parce que le public qui fréquente l'espace ne correspond pas forcément à cet usager averti, mais parce qu'il y engage des apprentissages, c'est-à-dire qu'il s'efforce de devenir autonome dans un champ de savoir. C'est, en effet, souvent au terme d'un long processus – dont pourraient témoigner bien des autodidactes – que l'apprenant est en mesure de se former seul. C'est pourquoi, même l'apprentissage autogéré, théorisé par Carl Rogers, laisse une place importante aux interlocuteurs dont s'entoure l'apprenant⁶⁶. Il semble pourtant que la capacité à être autonome fonctionne comme un prérequis à l'EAF, plutôt que comme un savoir-faire à acquérir.

Les bibliothécaires, nous l'avons vu, se vivent comme des médiateurs. Mais n'est-ce pas précisément la nature de cette médiation qui devrait être interrogée, dans une partie de la bibliothèque où, plus qu'ailleurs, se rencontrent une mission éducative et une mission culturelle⁶⁷? Concrètement, en effet, le bibliothécaire de l'EAF assume sans cesse, au cours des interactions avec le public, un rôle de formateur. Au plan de la politique de l'établissement, il devrait donc être possible d'établir un compromis entre ces deux missions. Faute de quoi les bibliothécaires risquent de se trouver entraînés, chaque jour un peu plus, à dispenser des formations sans se sentir compétents, ni même légitimes pour le faire, s'arrangeant au cas par cas avec un rôle qui demeure implicite.

Des jalons ont été posés dans ce sens, à travers les partenariats engagés entre la bibliothèque et des organismes spécialisés en matière de formation. Il convient, bien sûr, de poursuivre dans ce sens. Ne pourrait-on, par exemple, envisager la présence d'un formateur spécialisé proposant

66. Comme le souligne Philippe Carré, l'autodidacte dispose souvent d'un réseau de relations très dense, voir p. 17.

67. Ainsi que le soulignait Bernard Blandin, en clôture du colloque, p. 119.

à certains moments de la journée d'accompagner les usagers dans leur programme d'apprentissage? Ce type de dispositif existe dans certaines bibliothèques en France en partenariat avec des ateliers pédagogiques personnalisés, ou à l'étranger⁶⁸.

Ces propositions concernent la dimension éducative de l'espace. Envisageons à présent sa mission culturelle. Si l'on entend culture dans le sens qui lui est donné le plus communément: « le développement de certaines facultés de l'esprit [...], l'ensemble des connaissances acquises qui permettent de développer le sens critique, le goût et le jugement⁶⁹ », alors on dira que les usagers attendent de la bibliothèque qu'elle continue à exister comme un espace où apprendre ne vise pas seulement à répondre aux exigences du marché du travail, mais à se construire. Souvenons-nous de l'extrait d'entretien dans lequel Geneviève disait qu'elle souhaitait pouvoir bénéficier d'une formation « qui ne se voit pas ». Elle ajoutait « on a besoin de se former en entreprise. Il faut être au top. Si ce n'est pas vous, ce sera quelqu'un d'autre. On vous jette... on est interchangeable... C'est important de continuer à se former. Et puis c'est important d'aller vers des choses qui nous motivent. On est tellement ballotté en entreprise... aller vers ce qu'on est, ça donne une force. Dans l'entreprise, on vous enlève de l'énergie. » Ainsi, la fréquentation de l'EAF peut être vécue comme un moyen de lutter contre une certaine souffrance ressentie dans le monde de l'entreprise. Alors que celle-ci vide l'individu de son énergie, la fréquentation de l'EAF rend possible un travail de construction de soi. Autrement dit, la Bpi est perçue comme une institution bénéfique qui permet de lutter contre l'aliénation du marché du travail. Ce témoignage donne quelques indices sur la façon dont peuvent être vécus et retraduits dans le quotidien d'un usager, les programmes successifs de démocratisation d'une institution publique telle que la Bpi.

68. Voir les dispositifs mis en place à la médiathèque de Lomme (France) et de Birmingham (Royaume-Uni).

69. *Le Petit Robert 1, op. cit.*